

Vingt portraits d'acteurs

Thierry Horguelin, Marcel Jean, Georges Privet et Yves Rousseau

Numéro 53, janvier–février 1991

Cinéma américain II : les marges, les acteurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22369ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

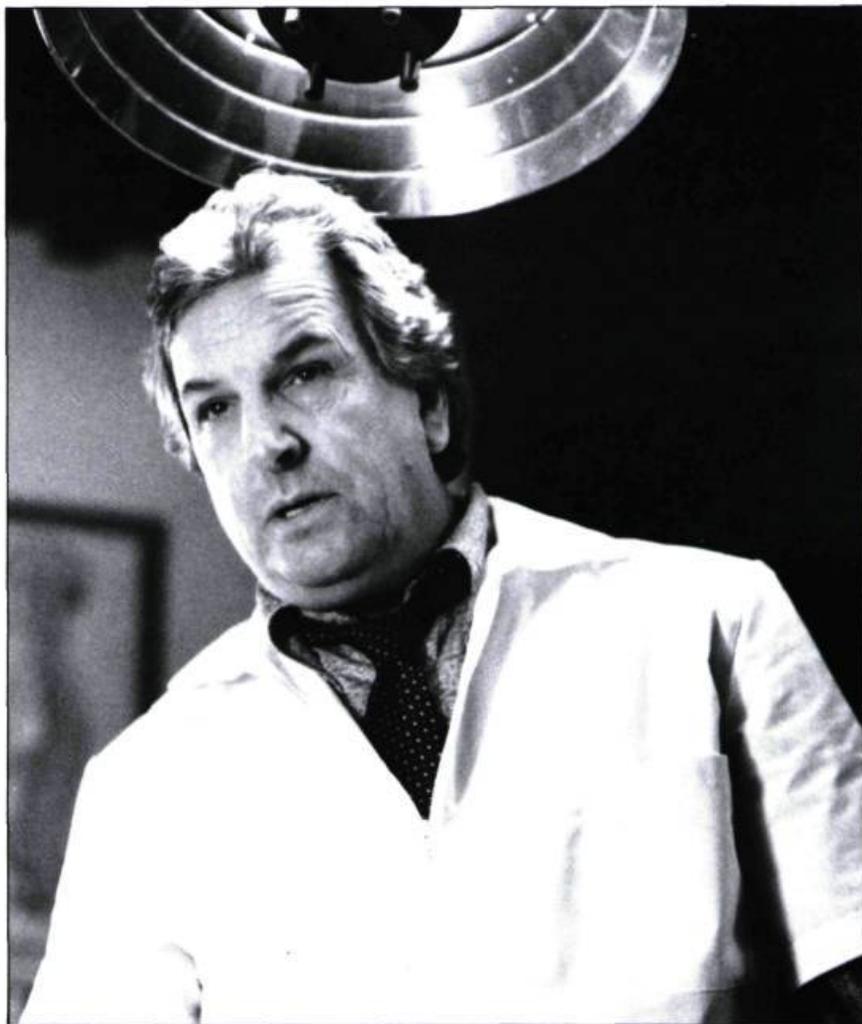
Citer cet article

Horguelin, T., Jean, M., Privet, G. & Rousseau, Y. (1991). Vingt portraits d'acteurs. *24 images*, (53), 30–36.

VINGT PORTRAITS D'ACTEURS

PAR THIERRY HORGUELIN, MARCEL JEAN, GEORGES PRIVET ET YVES ROUSSEAU

Après les avoir toutes envisagées (dictionnaire, jeu de familles,...), nous avons retenu, pour parler des acteurs, la formule des portraits comme la moins mauvaise. Forcément restreint, le choix fut, on s'en doute, douloureux, à partir de possibilités presque illimitées, et ce n'est pas sans regret qu'il a fallu trancher, à talent égal, de façon souvent arbitraire (chaque acteur présent en cache ainsi dix autres que nous aimons et dont nous aurions voulu parler). L'éventail qui suit n'est donc en aucun cas un palmarès, tout juste un échantillon à la fois varié et équilibré, sinon représentatif. Il veut faire la part belle aux corps singuliers du cinéma américain, aux cas excentriques, aux jeunes talents prometteurs ou confirmés, aux acteurs moins connus ou non reconnus à leur juste valeur, ainsi qu'à ces éternels seconds couteaux que l'on reconnaît dans des dizaines de films sans toujours savoir leurs noms. Étant entendu qu'entre tous ces critères, ce sont d'abord nos goûts, nos envies et nos coups de cœur qui ont parlé.



Danny Aiello, *Jacob's Ladder*

Danny AIELLO

Découverte tardive. Woody Allen avait vu juste en l'engageant pour *The Purple Rose of Cairo*. Il passe à l'histoire comme le premier corps blanc à investir le bestiaire de Spike Lee. Aiello surgit en trombe dans *Do the Right Thing*, corps puissant et voix rauque, cramponné, presque uni organiquement à sa pâte à pizza. Visage marqué, on sent qu'il a vécu avant d'avoir son nom en haut de l'affiche. Il disait d'ailleurs en entrevue avoir frayé avec la pègre pour nourrir sa famille durant les bas de carrière. Bref, c'est le charme du rêve italo-américain version les temps sont durs. À voir dans un petit film méconnu : *The January Man*, où il incarne le chef de la police de New York au milieu d'un des plus beaux castings des dernières années : Kevin Kline, Susan Sarandon, Mary Elisabeth Mastrantonio, Rod Steiger et Harvey Keitel – Y.R.



Kathy Bates, *Misery*

Kathy BATES

À la voir jouer du couteau dans *Misery*, on se dit que Kathy pourrait être la sœur illégitime de Norman Bates. Sous ses rondeurs hitchcockiennes, ce vétéran de la scène cache une «psycho» coquine, que Rob Reiner a révélée en lui offrant le rôle convoité d'Annie Wilkes, «fan n° 1» d'un écrivain prisonnier des neiges et de ses soins intensifs. En la regardant démembrer James Caan pour un point virgule ou une faute de frappe, on rêve de la voir enfermée avec Jack Torrance, l'écrivain maboule de *Shining*. En attendant, on pourra la revoir dans *White Palace* et dans le prochain film d'Hector Babenco, *At Play in the Fields of the Lord*, dans lequel elle incarne une missionnaire. Dieu nous protège... - G.P.

Morgan FREEMAN

Ou la difficulté d'endosser des personnages noirs cousus de fil blanc... Malgré son talent exceptionnel, Morgan Freeman est condamné à gravir les échelons du star-system par l'escalier de service. Des années de «progrès» social ont permis au «pusher-pimp» de *Street Smart* de devenir le chauffeur obéissant de Miss Daisy. Sert maintenant de caution morale à des entreprises aussi réactionnaires que *Lean on me*, *Glory* et *The Bonfire of the Vanities*, où les producteurs l'ont engagé (au lieu d'Alan Arkin) pour calmer les tensions raciales. Reste un formidable acteur pris au piège des James Earl Jones, Paul Winfield, Lou Gosset jr., Gregory Hines et autres Danny Glover. Souhaitons meilleure chance à la génération des Denzel Washington, Forrest Whitaker, Larry Fishburne et Richard Brooks. L'industrie étant ce qu'elle est, ils risquent d'en avoir besoin. - G.P.



Morgan Freeman, *Glory*



Jennifer Jason Leigh, *Last Exit to Brooklyn*

Jennifer JASON LEIGH

Un des secrets les mieux gardés du cinéma américain. Vous ne la reconnaissez pas, mais pourtant vous la voyez toujours dans le même rôle: en call-girl bardée de cuir dans *The Men's Club*, en fille de joie moyenâgeuse dans *Flesh and Blood*, en putain platine dans *Last Exit to Brooklyn* et en prostituée économe dans *Miami Blues*. Des rôles de femmes marquées par le destin, dans des films qui n'ont malheureusement pas marqué le sien. Avec le résultat que la fille de Vic Morrow reste une inconnue, même si elle est la meilleure actrice de sa génération. Espérons qu'un jour quelqu'un lui donne le grand rôle qui la libérera à jamais des filles de joie... Ce jour-là, les autres n'auront qu'à bien se tenir, car si Meryl Streep faisait le trottoir, elle ne le ferait pas mieux que Jennifer Jason Leigh. - G.P.



Ricki Lake, *Cry-Baby*

Ricki LAKE

Elle est apparue, merveilleuse, incroyablement légère, dans *Hairspray* de John Waters. Sa façon de danser le twist, son sourire jubilatoire, son incroyable fougue, tout en elle est une insulte aux minettes anorexiques. Après une brève apparition dans *Cookie* de Susan Seidelman, on l'a retrouvée encore plus ronde dans *Last Exit to Brooklyn* de Uli Edel et dans *Cry Baby* de John Waters : voir Ricki Lake enceinte, c'est la voir au carré ! Véritable ovni dans le paysage cinématographique américain, Ricki Lake incarne la santé dans la déviance et le plaisir dans la délinquance. Comme le regretté Oliver Hardy, elle porte à sa quintessence l'art d'être gros. — M.J.

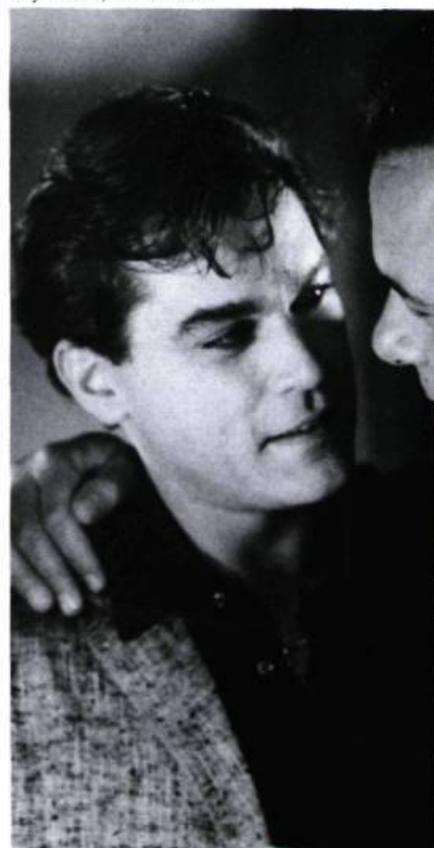
Holly HUNTER

Le type même de la fille qui ne paye pas de mine. Précisément : sa santé, sa franchise, sa fougue, son tempérament font figure d'exception dans un sérail où même les «natures» ne vont pas sans une légère pellicule de glamour. Moins chez elle dans la bonne conscience sociale (*A Gathering of Old Men*, de Schlöndorff) que dans le burlesque débridé (*Arizona Junior*, des frères Coen), mais aussi à l'aise dans le cinéma de confection (*Broadcast News*) que dans un film inattendu de la part de son auteur et attachant dans sa semi-réussite (*Always*). La femme-flic prête à tous les délits pour satisfaire un désir frustré de maternité, la journaliste télé qui monte et la contrôleur aérienne ont en commun d'être des fonceuses (Holly Hunter bouge comme si elle avait des ressorts aux chevilles) qui couvent à peine un volcan. Dans *Always*, elle formait un couple formidable avec Richard Dreyfuss avant que la mort ne les sépare. On est donc heureux de les retrouver bientôt dans *Once Around*. — T.H.



Holly Hunter, *Broadcast News*

Ray Liotta, *GoodFellas*



Ray LIOTTA

Sa violence, dans *Something Wild* de Jonathan Demme, était tout simplement terrifiante. Ses yeux fous, sa mâchoire carrée, les nerfs tendus et saillants de son cou. On se demandait alors s'il n'allait pas être réduit à jouer les psychopathes. Puis, il y a eu *Dominick and Eugene* de Robert M. Young et *Fields of Dreams* de Phil Alden Robinson. Liotta s'est alors montré émouvant. Ses grands yeux ont su exprimer une douceur insoupçonnée. Un acteur était né. Dans *GoodFellas*, de Martin Scorsese, Liotta affine sa palette. Il se mesure aux plus grands (Joe Pesci et Robert de Niro) et parvient à se hisser à leur niveau. Il compte désormais parmi ceux qu'on a hâte de revoir. — M.J.

Kyle MacLachlan, *Blue Velvet***Kyle MacLACHLAN**

Est-il l'acteur lynchien par excellence ? Pourtant, avec sa tête d'élève studieux, il évoque davantage le fils idéal (*Dune*, où il joue carrément les messies et *Blue Velvet*) que la galerie habituelle de monstres qui peuplent les cauchemars-écrans de David Lynch. Il a donc la redoutable mission d'incarner la droiture et la pureté au milieu du chaos. Pourtant, cet infatigable personnage positif (alter ego de Lynch ?) est en passe de devenir un sex-symbol avec *Twin Peaks*. Sa nature ambiguë est très bien exploitée dans *The Hidden*, un thriller de science-fiction à petit budget qui n'est pas sans qualités. — Y.R.

Frances McDORMAND

Frances McDormand a les mots «film noir» étampé sur le front. L'héroïne de *Blood Simple* traverse l'Amérique profonde en ménagère frustrée, de *Chattanooga* à *Raising Arizona*. Lorsqu'elle sort ses couteaux de cuisine, on ne sait jamais si c'est pour trancher son bifteck ou son conjoint. Et quand elle hérite d'un type bien, il a la tête de Gene Hackman dans *Mississippi Burning*, ou de Liam Neeson, le docteur défiguré qui devient *Darkman*. Frances McDormand c'est la femme fatale du coin de la rue, la fille de rêve des lendemains de veille : fanée, résignée et inexplicablement mystérieuse. La «Darkwoman» du cinéma américain... — G.P.

Frances McDormand, *Hidden Agenda***John MALKOVICH**

Est-il le plus grand acteur de sa génération ? Est-il de la trempe des Dustin Hoffman, des Robert de Niro et des Marlon Brando ? Seul le temps nous le dira, mais force est d'admettre qu'il est sur la bonne voie. Aussi à l'aise dans la sobriété troublante de *The Glass Menagerie* (Paul Newman) que dans le cabotinage de haut vol de *Dangerous Liaisons* (Stephen Frears), Malkovich sait être séduisant et inquiétant, comme le démontrent ses prestations dans *Empire of the Sun* (Steven Spielberg) et dans *The Killing Fields* (Roland Joffé). Homme de drame (*Places in the Heart* de Robert Benton) comme de comédie (*Making Mr. Right* de Susan Seidelman), il est maintenant de ceux autour de qui on peut construire un film. — M.J.

John Malkovich, *The Sheltering Sky*



Uma Thurman, *Henry & June*



John Turturro, *Miller's Crossing*

Uma THURMAN

Démarre en trombe dans le rôle de Cécile Volanges sous la férule experte de Stephen Frears et du sympathique duo Merteuil-Valmont. Avec tant de metteurs en scène devant et derrière la caméra, Uma Thurman n'a pourtant pas manqué d'imposer quelque chose de neuf et de personnel dans l'univers balisé des ingénues perverses. Cela tient sans doute à une plastique hors du commun, corps à la fois charnel et éthéré. Terry Gilliam l'a rendue boticellienne (d'où les émois de Vulcain), idée reprise et étirée sur tout un film par Boorman (oui, on a compris, elle est picturale, merci John). Jouant à nouveau sur le stupre et le lucre, elle redevient littéraire dans *Henry and June*. – Y.R.

John TURTURRO

Révélaté dans le rôle de la «mûle» chargée du convoi d'un lot de faux billets (*To Live and Die in L.A.*) et dans *Do the Right Thing*, où il jouait le fils râleur et raciste du patron de la pizzeria. D'emblée une manière toute «physique» d'habiter ses scènes. Impossible d'oublier la séquence insoutenable de *Miller's Crossing* où il supplie Gabriel Byrne, en couinant, de ne pas l'exécuter (une seule envie nous prend: que l'autre en finisse). La complexité nerveuse de Turturro, acteur déjà complet, semble le prédisposer à jouer les teignes et les petites frappes à la fois crâneuses et pleutres. Souhaitons que *Barton Fink*, le prochain film des Coen, lui donne l'occasion d'élargir un registre qu'on soupçonne plus vaste. – T.H.



Dianne Wiest, *September*

Dianne WIEST

Elle entre dans ses films comme la Dame Avon de *Edward Scissorhands*: en douceur, sur la pointe des pieds, comme si elle craignait d'étouffer sous ses pas ce qu'il reste de sa voix de cristal brisé et d'embuer à jamais ses yeux qui menacent toujours de chavirer. En dix ans, Dianne Wiest est discrètement devenue la mère courage du cinéma américain: affublée de vampires adolescents dans *The Lost Boys*, d'un Michael J. Fox drogué dans *Bright Lights, Big City*, d'une Emily Lloyd délinquante dans *Cookie* et d'une Martha Plimpton prématurément enceinte dans *Parenthood*. Même Allen l'a choisi pour porter Woody Jr. dans *Hannah and her Sisters*. Et avec ça, elle trouve encore la force de sourire... Irrésistible. – G.P. ■